

# La Vie, la Carrière et la Mort de Cuvier

PAR LOUIS ROULE

Professeur au Muséum.

I. — Jean-Léopold-Nicolas-Frédéric Cuvier, dit Georges Cuvier par un rappel familial de l'un des prénoms de son père et d'un frère aîné mort prématurément, naquit à Montbéliard, en Franche-Comté, le 23 août 1769, dans la rue « Sur l'eau », qui porte aujourd'hui son nom, et qui garde toujours sa maison natale, signalée par une plaque commémorative. Sa famille, de condition modeste, vivait simplement. Son père, Jean-Georges Cuvier, avait longtemps servi dans les armées françaises comme lieutenant au régiment suisse de Valdner, et, vers la cinquantaine, ayant pris sa retraite, il s'était retiré à Montbéliard, où avaient habité, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, la plupart de ses ascendants. Ses seules ressources consistaient en sa pension et un petit emploi public. Sa femme, mère de Cuvier, était née Anne-Clémence Châtel.

La ville de Montbéliard et ses abords immédiats, formant ce que l'on nomme toujours le pays de Montbéliard, constituaient alors une principauté placée sous la suzeraineté de la maison régnante de Wurtemberg. Elle ne s'en affranchit et ne redevint française que sous la Révolution. Mais la domination qu'elle subissait était presque nominale, car le pays conservait un droit de franchise et ses vieilles coutumes. Cuvier, dans son enfance, n'apprit que le français. Il était Franc-Comtois de race et l'a prouvé par sa carrière. Comme chez ses compatriotes, « montagnards fiers et gaillards », ainsi qu'ils disent d'eux-mêmes, ses qualités de travail et d'esprit se dressaient sur une invincible obstination. Courageux comme eux, ne supportant point aisément les contraintes ni les contradictions, il a suivi son chemin, ne s'inspirant que de lui-même, et puisant dans son propre fonds plutôt que dans celui d'autrui.

Le jeune Cuvier, dès l'enfance, ne connut que des succès de classe. D'abord élève d'une petite école, il entra, vers sa dixième année, au collège de Montbéliard, pour y faire ses humanités. Il s'y tint toujours parmi les premiers, et sa supériorité native commença à se manifester. Ayant acquis le goût des livres auprès de sa mère, il eut l'idée d'assembler plusieurs petits camarades, et de former avec eux une société de lectures en commun. A un âge où l'on songe surtout aux jeux, il eut, enfant lui-même et dans ce groupe enfantin, assez d'autorité et de ténacité pour retenir ces jeunes esprits et les plier à une règle studieuse. Ceci, avant comme après, n'empêchait pas chez lui, comme chez les autres, les

amusements ni les distractions, mais exprimait déjà, de cette manière, son penchant prononcé pour l'étude et l'enseignement.

Ses parents, qui appartenaient au culte réformé, désiraient faire de lui un pasteur, ainsi qu'il en était déjà pour plusieurs membres de leur famille, et Cuvier l'acceptait. Le sort en décida d'autre façon. Le collège de Montbéliard entretenait deux bourses à la Faculté de théologie de Tubingue pour ses élèves classés en tête des autres. Cuvier, cette fois, ne fut que le troisième. Mais, grâce à l'estime où on le tenait avec les siens, il obtint d'entrer à l'Académie Caroline de Stuttgart, vaste établissement d'enseignement supérieur technique, entretenu par le duc de Wurtemberg. Cuvier y fut admis comme élève en mai 1784, et il y choisit pour ses études la section administrative, qui comportait un cours de sciences naturelles. Son ambition de carrière se tournait alors vers les finances et l'administration des Eaux et Forêts.

Le temps d'études, à l'Académie Caroline, était de quatre ou cinq années. Cuvier y resta de 1784 à 1788. Il y continuait, par son application et son intelligence, à satisfaire ses professeurs, comme à Montbéliard. Toujours des premiers, il promettait de devenir un excellent fonctionnaire. Mais son travail principal, qui devait donner plus tard le fruit véritable, n'a pas dépendu de l'enseignement habituel ; il s'est fait en dehors, et de toute autre façon. Il a consisté à s'occuper d'histoire naturelle, et à fonder, avec plusieurs camarades sympathiques, une société d'élèves, qui chassait les insectes, herborisait et disséquait.

Cuvier termina ainsi sa série d'études, puis quitta Stuttgart en 1788, afin de retourner chez ses parents, et d'attendre une nomination. Il avait alors près de vingt ans. A son retour, il retrouva les siens changés, son père vieilli, sa mère affaiblie, tous deux vivant maigrement de leurs modestes revenus. C'était, chez lui, la pauvreté. Ne pouvant être une charge quand il devait apporter une assistance, il attendit pendant quelques semaines la situation qu'on lui avait promise ; puis, ne la voyant pas venir, il chercha ailleurs. Un riche propriétaire, appartenant comme lui au culte réformé, le comte d'Héricy, ayant demandé un précepteur pour son jeune fils, Cuvier se proposa, et fut accepté.

La famille d'Héricy habitait en Normandie, dans le pays de Caux, un château peu éloigné de Fécamp et du bourg de Valmont. Cuvier, de complexion laborieuse, s'astreignit, comme autrefois, en sus de ses occupations, à herboriser et à chasser des insectes. Puis, les circonstances aidant, il ne tarda point à élargir ses visées. On apportait au château, pour la cuisine, des poissons, des crabes, des coquillages. Lui-même en ramassait sur la grève. Il voulut continuer sur ces êtres, nouveaux pour lui, ses études de détermination et de dissection. A son grand étonnement, il trouva chez ces animaux, encore inconnus ou peu connus, une organisation compliquée. Ce fait l'intéressa, l'engagea à continuer. Habile à dessiner, habitué à noter, il figura et décrivit, pour lui-même, ce que sa facilité de dissection et sa passion de naturaliste lui révélaient. Il en fit un cahier, qu'il ne cessa d'augmenter avec persévérance, malgré son isolement.

Ceci dura jusqu'en 1794. Il atteignait alors vingt-cinq ans. Le bourg de Valmont avait établi, au début de la Révolution, comme partout en France, un club destiné à recevoir les nouvelles, gérer les affaires communes, discuter les événements. Cuvier en était le secré-

taire. Puis cette assemblée, quand elle eut fait le tour des controverses locales, se changea peu à peu en un cercle agricole. L'agronome Tessier, réfugié à Fécamp pendant la Terreur, vint assister à plusieurs de ses séances. Il y rencontra Cuvier, causa avec lui, fut émerveillé de sa science. Il écrivit sans retard à ses amis de Paris, Parmentier, Jussieu, Daubenton, Geoffroy-Saint-Hilaire, et leur fit part de cette découverte. A cette époque, des chaires nouvelles se créaient, le Muséum se renouvelait. On offrit à Cuvier une place, qu'il accepta, et il partit pour Paris au printemps de 1795, pour être chargé, à l'École centrale du Panthéon, de l'enseignement de l'histoire naturelle. Quelques mois plus tard, on lui confia, en outre, le cours d'anatomie des animaux au Muséum. Et, dès cette même année 1795, l'ancien secrétaire de club villageois, l'ancien travailleur solitaire, monta en public dans la chaire qu'il devait occuper jusqu'à la fin de ses jours.

II. — Ses auditeurs étaient nombreux. Il assemblait autour de lui une jeunesse ardente, composée surtout d'étudiants en médecine, qui venaient s'instruire auprès de lui sur l'anatomie, son enseignement préféré. Sa fonction comportant, outre les leçons mêmes, la préparation et l'entretien des collections, Cuvier s'occupait de ces dernières avec grand soin. Dans les intervalles de ses cours, il disséquait comme jadis en Normandie, expliquait ses dissections et faisait monter ses pièces pour les conserver.

Cette réputation naissante et grandissante lui permit bientôt d'améliorer sa situation personnelle. A son début, il n'avait que sa chaire du Panthéon, supprimée plus tard, et sa suppléance du Muséum. La mort de Daubenton, en 1800, lui donna le cours d'histoire naturelle générale du Collège de France, et, peu après, en 1802, celle de Mertrud lui attribua en titre, au Muséum, le service de l'anatomie des animaux, qui prit pour lui, selon son désir, le titre de chaire d'anatomie comparée. Ainsi pourvu, tranquille désormais sur sa condition présente comme sur son avenir, il a pu mener la vie de travail et d'étude où il s'est illustré.

Il était professeur précis et correct, sans emphase ni recherche de style. Son débit mesuré, presque froid, tranchait sur celui de la plupart de ses collègues d'alors, portés à la redondance et à l'amplification. Il affectait même la sécheresse et une sorte de netteté coupante, qui s'accordaient avec son tempérament et lui facilitaient ses démonstrations. Hostile à tout système théorique, soucieux d'exposer seulement des faits et de s'évertuer à les bien classer pour qu'ils tirent d'eux-mêmes leur propre explication, il lui suffisait de les mettre en place, sans chercher ailleurs, ni se perdre dans des digressions. Cette méthode simple et réaliste, attachée aux faits et les considérant seuls, contribua grandement à son succès.

En 1796, l'Institut fut rétabli. Cuvier appartint d'emblée à la section de zoologie de l'Académie des sciences ; il avait à peine vingt-sept ans. Quatre ans plus tard, en 1800, il fut appelé à occuper le fauteuil du secrétaire, et, trois ans après, lorsque les fonctions de secrétaire perpétuel furent instituées, l'Académie le désigna pour l'une d'elles, celle des sciences physiques. Il devait la conserver pendant près de trente années. Il avait pris son rôle à cœur et réservait à cette charge le meilleur de son temps. Afin de l'exercer mieux, il se tenait au courant de tout ce qui se faisait et se publiait dans les sciences physiques et naturelles. En sus de l'anatomie et de la zoologie, il lisait et analysait les mémoires de géolo-

gie, de minéralogie, de botanique, de physique, de chimie, de médecine, qui paraissaient de son temps. Il étudiait aussi les publications étrangères, et, comme résultat de cet énorme labeur, déjà considérable à cette époque et que l'on ne pourrait plus accomplir aujourd'hui, il a pendant longtemps publié chaque année un rapport détaillé sur l'état des sciences et sur leurs progrès. Puis, comme si cette tâche n'était pas suffisante, il a voulu, par surcroît, l'accomplir d'autre sorte, au moyen d'éloges biographiques, prononcés à la mort des savants de marque sur leurs découvertes et sur leurs travaux. Tout servait de prétexte à son zèle scientifique et à son ardeur.

Ses succès de professeur le firent désigner, en 1802, pour l'une des six inspections générales de l'Instruction publique que le gouvernement venait de créer. En 1808, nommé Conseiller de l'Université, il fut appelé à s'occuper de la rénovation de l'enseignement supérieur Parisien. Plus tard, en 1809, 1810, il fut chargé d'inspecter les Académies de Turin, de Gênes, de Pise, et d'organiser leur enseignement universitaire sur un modèle semblable à celui de Paris. Il a rapporté de ces voyages le projet d'une institution, qui n'existait pas en France, mais donnait en Italie, notamment à Turin, d'excellents résultats : celle des professeurs agrégés. On lui confia, pour la Hollande, en 1811, une mission semblable. Progressivement, par l'effet répété d'une telle ténacité laborieuse, il se dégageait de ses émules et les dépassait. Le gouvernement songeait plus à lui qu'à d'autres pour des missions de confiance. Il reçut alors la consécration de ces services administratifs en entrant au Conseil d'État comme Maître des requêtes. Il y devint Conseiller l'année d'après. Savant éminent, administrateur avisé, sa personnalité se dressait, s'élevait, se mettait à l'écart et au-dessus de celle des autres. Jeune encore, n'ayant en 1814 que quarante-cinq ans, il était prêt pour des progrès nouveaux, pour une ascension plus haute, et c'est ce que la suite réalisa.

A la chute de l'Empire, Cuvier étant à la fois Conseiller d'État et Professeur, et la Restauration l'ayant confirmé dans ces deux fonctions, il semble que rien n'ait été modifié dans sa situation personnelle. Pourtant un changement notable y était apporté. Cuvier, désormais, n'avait personne devant lui pour l'empêcher de monter encore ; n'ayant plus ni émules ni rivaux, nul ne pouvait s'opposer à ses succès futurs. Auparavant, sous le régime impérial, il trouvait à côté de lui, et même devant lui, des personnalités éminentes dont les services étaient appréciés à l'égal des siens. Brusquement, l'Empire écroulé, ces suprématies s'effacèrent, tombèrent avec lui, et Cuvier resta seul en avant de tous.

Sa double situation, — celle du haut fonctionnaire administratif et celle du savant réputé, — le fit admettre sans retard dans les grands conseils gouvernementaux. On commença par le faire entrer au Comité supérieur d'Instruction publique, dont il demeura, à titre permanent, l'un des membres principaux. On se tournait volontiers de son côté dans les moments difficiles. On lui proposa même, en 1818, le ministère de l'Intérieur, qu'il refusa. Ses talents administratifs lui firent accorder, à deux reprises, la fonction de grand maître de l'Université. On lui demanda d'exercer à vie la charge de directeur du Muséum. Cuvier ne voulut point de ces situations absorbantes, qui l'auraient trop détourné de ses études et de ses travaux. S'il consentait à figurer dans une haute assemblée administrative, et s'il en éprouvait quelque satisfaction, il entendait se borner à conseiller, à diriger, mais voulait

garder pour lui la majeure partie de son temps, en la réservant à son laboratoire, à son enseignement, à son rôle de savant.

Il devint président de section au Conseil d'État en 1824. Membre en vue de l'église réformée, il demeura longtemps le représentant officiel attitré des Facultés de théologie protestante. Et même, cette situation revêtit pour lui une forme administrative nouvelle, celle de directeur des Cultes non catholiques, dont il assumait les fonctions. La monarchie de Juillet, succédant à la Restauration, commença par lui décerner le titre qui lui manquait encore, celui de membre de la Chambre des Pairs. Le fils du petit officier de fortune, l'humble précepteur d'autrefois, était ainsi devenu le baron Cuvier, Pair de France, grand officier de la Légion d'honneur, président au Conseil d'État, professeur au Muséum d'Histoire naturelle et au Collège de France, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, correspondant des grands corps savants du monde entier. Universellement connu, estimé, honoré, il était parvenu au plus haut degré de cette considération déférente que les hommes accordent si rarement à l'un de leurs semblables, quel qu'il soit.

III. — Une existence aussi affairée, aussi pleine, aussi réalisatrice, surprend et étonne, tellement elle s'écarte de la moyenne coutumière. On a blâmé Cuvier d'occuper tant de places, de cumuler autant de fonctions, de se livrer à tant de travaux. On oublie, ce faisant, qu'il remplissait vraiment tous les devoirs de ses charges et qu'il était loin de les considérer comme des sinécures. On oublie aussi qu'il obéissait, en les recherchant, en les pratiquant, aux exigences de son tempérament laborieux et actif. Il est des hommes qui échappent à la mesure habituelle en la dépassant. Cuvier fut de ceux-là.

On s'est encore demandé comment il pouvait satisfaire à tant d'entreprises variées. Il y parvenait par l'ordre, par la régularité, formes de son caractère, et aussi par la simplicité comme par la modestie de sa vie. Ce grand génie renommé, ce haut fonctionnaire, menait une existence presque austère, dans sa petite maison du Muséum, toujours debout, qui montre encore sa façade nue et basse bordant un passage. Seul, le voisinage du Jardin des Plantes la relevait et l'agrémentait, en lui donnant un cadre verdoyant de plantes et de fleurs. C'est là qu'il a passé les années laborieuses de sa vie, à côté de son laboratoire, de sa galerie de collections anatomiques, et qu'il se retrempait, par l'étude, de ses occupations du dehors.

Cuvier était de stature moyenne, maigrelette dans sa jeunesse, corpulente ensuite. Sa figure longue et osseuse frappait par son aspect étrange, toute en volume et en angles, couronnée par une épaisse toison désordonnée de cheveux d'un roux cuivré. Un menton proéminent, un nez saillant et tranchant, un vaste front, une énorme tête à laquelle il fallait des chapeaux d'un calibre démesuré, dont l'un est encore conservé par le Muséum à titre de souvenir, composaient un ensemble impressionnant, qu'accentuait encore la chevelure rousse dressée en touffes comme des flammes, crinière léonine dont l'âge seul atténua sur le tard l'éclatant coloris en le tournant au blond cendré. Figure peu banale, que l'on se rappelait toujours après l'avoir vue, ne ressemblant à aucune autre, et toute prête, par son caractère expressif et heurté, à la frappe en médaille, au modelage en statue,

bien que les peintres et les sculpteurs aient souvent atténué son relief. Ses traits accentués, l'éclat et la vivacité des grands yeux bleus qui l'animaient, lui donnaient une telle intensité d'intelligence que l'on ne s'apercevait point de sa laideur, tellement elle était, en réalité, belle de puissance et d'énergie.

Son abord habituel était froid et réservé vis-à-vis des inconnus, ou de ceux qu'il voulait écarter. Mais, dans l'intimité, en famille, avec ses amis, il causait et riait volontiers. Avant ou après les réunions des sociétés et des assemblées dont il faisait partie, il s'entretenait cordialement avec ses collègues, écoutait volontiers leurs propos de tout genre. Lui-même en disait aussi, et sa vaste mémoire en avait une provision notable, où il puisait sans se faire prier. Il y montrait un talent de conteur, une verve ironique, même caustique, dont on retrouve souvent, dans ses œuvres, l'écho pondéré et assagi.

Ce penchant à l'ironie, à la critique, était bien de son esprit. Celui-ci, tranchant et coupant comme l'était le visage, incisif comme son travail d'anatomiste, détaillait toute chose et la disséquait pour la montrer selon sa réalité. Cette verve en donnait une preuve ; mais il y en avait d'autres, plus utiles, plus profondes, directement appliquées à la science : la clarté et le discernement. Cette propension à bien voir, à évaluer avec justesse, à connaître complètement, formait sa qualité essentielle, complétée par un sens aigu du réel, qui ne se payait ni de mots ni de sentiments. Esprit net et concret, d'une plénitude parfaite, qui ne supportait, ni chez lui, ni chez les autres, aucune déviation.

Cette qualité d'ordre et de méthode était la principale. Elle dominait le reste, classait chaque chose dans son esprit et la mettait en place, sans la laisser se confondre avec les autres, ni les brouiller. Elle allait même plus loin. Il avait plusieurs cabinets de travail, et plusieurs pupitres, ayant leurs affectations distinctes ; il les prenait à tour de rôle, selon la tâche du moment. Quand il pénétrait dans l'un de ces cabinets, ou quand il s'asseyait devant l'un de ces pupitres, il le faisait pour une occupation déterminée, et se livrait à elle de suite, sans autre préparation, la retrouvant d'emblée au point où il l'avait laissée.

Ce classement matériel réalisait autour de lui ce qu'il portait en son sens intime. Son cerveau était comme un classeur précis, d'une régularité parfaite, divisé en cases qu'il ouvrait à volonté en fermant momentanément les autres, qu'il emplissait, et où il puisait : cerveau étonnant, extraordinaire, aussi remarquable par cette disposition que par la manière dont il s'en servait.

Cuvier a impressionné ses contemporains par cette précision du souvenir, son abondance, sa lucidité, sa maîtrise à l'employer. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, se conservait en lui sous une forme consciente, se mettait exactement où il fallait, lui revenait à son gré. Cette formidable mémoire était soumise à la volonté.

Une telle supériorité a eu, du reste, son expression matérielle dans la conformation même du cerveau où elle se préparait. Après sa mort, à l'autopsie, on trouva que le poids de ce cerveau dépassait la moyenne de plus de 500 grammes (ce poids égalait 1 850 grammes, la moyenne étant de 1 300 environ), et que, malgré cette énormité de masse, les circonvolutions, dans les replis, dessinaient leur frisure habituelle, encore plus accentuée et compliquée que de coutume. Si l'excès de poids n'est pas toujours une preuve d'intelligence,

il n'en est point ainsi pour la superficie de l'écorce cérébrale, quand elle augmente l'ampleur de ses contours. Des deux façons, le cerveau de Cuvier compte parmi les privilégiés ; il unissait en lui quantité et qualité. Le résultat en fut son immense capacité de travail intellectuel.

On a attribué la cause de cette conformation à une hydrocéphalie précoce, qui se serait résorbée d'elle-même, laissant dans le crâne un espace libre, que le cerveau en croissance aurait ultérieurement rempli. On a même parlé d'anomalie, et le mot, dans son sens strict, peut s'appliquer à ce cas. Mais il ne doit plus l'être quant à l'effet, car cette anomalie s'est détruite d'elle-même, en laissant l'amplification s'opérer également partout. Cet énorme cerveau était sain et équilibré. Gardant de sa formation la prépondérance de matière, il lui a surajouté celle de la constitution intime. Cuvier, ainsi pourvu de cet organe démesuré, normal cependant, fait en quelque sorte figure de phénomène intellectuel, d'athlète cérébral, d'hercule de la pensée, qu'un entraînement éducatif, commencé dès l'enfance, a progressivement conduit au terme où il est parvenu.

IV. — La mort de Cuvier eut lieu le dimanche 13 mai 1832, dans le sixième jour d'une maladie à marche rapide qui le saisit en pleine santé. Elle se produisit au plus fort d'une épidémie de choléra, qui décimait alors la population parisienne. Il est probable qu'il fut atteint par elle, car les symptômes ambigus, seuls mentionnés par les médecins traitants, ont pu faire douter plus tard de la cause réelle, en les rapportant à ceux d'une myélite ascendante aiguë. Aucun diagnostic précis ne fut posé au moment même. Les principaux documents à son égard consistent en une relation, rédigée par le Dr E. Rousseau, chef des travaux anatomiques du Muséum, pour être communiquée à la Société de médecine pratique, et publiée ensuite dans la *Lancette française*, du 26 mai de la même année.

Le début, d'après Rousseau, se manifesta le lundi 7 mai par une selle plus molle que d'habitude, et « une espèce de barre dans le côlon transverse ». Le traitement consista en un lavement additionné de six gouttes de laudanum. Les symptômes s'amendèrent ; Cuvier fit le 8 mai son cours au Collège de France, assista le 9 mai à une séance du Conseil d'État, mais, le soir de ce même jour, fut atteint d'une paralysie des voies digestives supérieures, qui lui interdit toute alimentation solide. On le traita par une application de vingt sangsues à l'anus, et l'on arriva ainsi au matin du 10 mai, où l'on constata que le malade ne pouvait remuer le bras droit.

Dans l'après-midi, on lui fit une saignée au bras gauche, qui donna près de deux litres de sang d'un beau rouge ; ce sang, après coagulation, ne présenta que très peu de sérum. Dans la nuit du 10 au 11, on pratiqua une nouvelle saignée, au bras droit cette fois. Mais la maladie continua son cours, et les forces déclinerent rapidement. Les saignées n'ayant donné aucun résultat, on essaya les vomitifs, l'émétique et l'ipécacuanha ; la bouche était remplie de mucosités qu'il fallait enlever à tout instant. La paralysie des voies digestives était si prononcée que l'on appela Dupuytren pour faire absorber les médicaments à l'aide d'une sonde œsophagienne.

Le matin du 12 mai, la paralysie gagna les membres inférieurs. Un essai d'alimentation fut tenté en faisant ingérer du bouillon au moyen de la sonde. La faiblesse pourtant

ne faisait qu'augmenter, et de nouveaux symptômes apparaissaient ; les mains, jusqu'au-dessus des poignets, étaient très froides ; les ongles étaient fortement violacés. Les facultés intellectuelles restaient intactes, et, « sans la difficulté d'avaler, M. Cuvier ne se serait pas cru malade ». Pourtant, la maladie empira avec rapidité dans la nuit du 12 au 13. On essaya de nouveau l'application de sangsues sur la région mastoïdienne ; dans la matinée du 13, on lui posa, au bas des reins, des ventouses scarifiées. Puis, dans l'après-midi, la respiration devint courte et précipitée. Vers neuf heures du soir, Cuvier, dont l'esprit était resté lucide jusque-là, se plaignit que ses facultés l'abandonnaient. Enfin, à dix heures moins le quart, il fit quelques légers mouvements de tête, puis mourut, assis dans un fauteuil où on l'avait placé sur sa demande, la tête légèrement inclinée en avant sans être appuyée.

L'autopsie fut effectuée, deux jours plus tard, par le professeur Bérard aîné, en présence des médecins qui avaient suivi la maladie. L'abdomen était fortement météorisé par des gaz. La moelle épinière et les racines des nerfs rachidiens offraient « l'état le plus normal ». Toutes les parties de l'encéphale, examinées couche par couche, n'ont présenté aucun point malade, sauf le ventricule gauche, dont le plexus contenait deux petits kystes, et la glande pinéale, qui renfermait une concrétion dure. L'œsophage, qui avait été pendant la maladie le siège d'une inaction marquée, ne présenta nulle trace de désordre organique. Le bulletin d'autopsie ne porte aucune mention sur l'état des autres parties de l'appareil digestif.

Il n'est guère possible, à distance, avec de tels documents, d'établir un diagnostic présumable. Plusieurs symptômes méritent pourtant d'être retenus : la diarrhée prémonitoire, la contracture et la paralysie musculaire s'installant d'emblée dans les membres et les zones supérieures du tube digestif, l'épaississement du sang, l'abondante sécrétion bucco-pharyngienne, le refroidissement des extrémités, les ongles violacés, enfin les progrès rapides de la maladie dénotant l'envahissement progressif de l'économie par une intense auto-intoxication, que les énergiques révulsifs et dérivatifs dont on s'est servi n'ont pu enrayer. Si l'on rapproche ces symptômes du fait que l'épidémie de choléra touchait alors à son apogée, on doit estimer, semble-t-il, que Cuvier succomba à une attaque cholérique de la forme sèche. Cette épidémie fut terrible. Elle pénétrait en France pour la première fois. Ses causes véritables étaient alors ignorées. La clinique et la thérapeutique restaient dans l'expectative. Il n'est donc pas étonnant qu'aucun diagnostic précis n'ait pu être établi et que l'autopsie ait poussé ses principales investigations en dehors des parties dont l'examen eût été profitable.

Cuvier, quand il mourut, n'avait pas achevé sa soixante-deuxième année. On lui célébra, le 15 mai, des obsèques pompeuses. Les étudiants et les élèves des grandes écoles portèrent son cercueil sur une partie du trajet. On l'inhuma dans son tombeau de famille, au cimetière du Père-Lachaise. De nombreux discours célébrèrent ses mérites et ses qualités. Puis la pierre tombale s'abattit, recouvrant à jamais cette haute intelligence, cette ardente ferveur scientifique, cette activité inlassable, qui venaient de s'éteindre dans l'éternel repos.